

chemine tristement vers le séjour de Zénaire , et repasse dans son esprit par quels moyens il pourrait, le lendemain, vaincre l'obstination d'Alamède.

Le maréchal prince d'Orange (1) sortait du palais. Il était ami du croisé. Hugues l'aborde, et l'instruit du refus qu'il vient d'essuyer. « — Je vais, dit le grand dignitaire, répéter à Sa Majesté la réponse de l'écuyer, et m'efforcer, s'il est possible, de vous introduire auprès d'elle. »

Il quitte le preux à ces mots et retourne au salon royal. Le succès couronne ses vœux, et le sire de Monterolles est en présence de la reine.

Il implore humblement sa grâce. « — L'orphelin d'Aiguemar, s'écrie-t-il, a perdu

---

rent Sextius à bâtir la ville à laquelle il donna son nom : *Aquæ Sextiæ*. Tite-live, epist. 61. — Vell. Paterc., l. II. — Strab., l. IV.

(1) Voyez, sur l'illustre maison d'Orange, tous les historiens de Provence. Ses principaux membres figurèrent dans toutes les guerres du temps. L'un d'eux fut roi d'Arles et de Vienne. Dupuy, *Traité des domaines du roi*. — Bouche, t. II, p. 272. etc.

» complètement la raison. Si Votre Majesté  
 » l'admettait de nouveau devant elle, il oserait  
 » peut-être joindre encore une autre impertinence à ses deux premières folies. Qu'elle  
 » oublie ce jeune insensé. Je m'offre à venir  
 » publiquement demander pardon en sa place  
 » à mon auguste souveraine.

» — Quoi ! dit la fille de Raymond, ni prières, ni menaces, ne sauraient déterminer cet audacieux à comparaître devant moi ? ..

» — Non, reine ; ce fier écervelé croirait s'avilir par cet acte. Il a osé me dire lui-même : *Si j'ai fait une extravagance, je ne ferai point une bassesse.* »

La belle Zénaire se lève : « — Sa grande jeunesse, dit-elle, mérite quelque indulgence. La solennité d'une réparation publique est effrayante, je l'avoue ; je cesse donc de l'exiger. Néanmoins, je suis curieuse d'entretenir cet insensé. Qu'il vienne me témoigner ses regrets de son offense et de ses fautes ; je le recevrai seule, sans pompe, et j'étendrai sur lui ma clémence. »

Elle attendait une réponse ; mais le preux garde le silence.

Accoutumée à voir tout plier sous ses lois sans la plus faible résistance : « — Ne m'auriez-vous point entendue ? » reprend la reine avec hauteur.

« — Hélas ! dit le guerrier tremblant , le malheureux est assez fou pour s'obstiner effrontément... »

« — Retirez-vous, dit la princesse; et portez sur-le-champ mes ordres.

« — Mais s'il refuse de me croire ?..... S'il veut douter de mon message ? »

La reine a paru réfléchir ; puis, s'adressant au maréchal : « — Prince ! vous vous rendrez demain chez le sire de Monterolles, et vous m'amènerez Alamède. »

Les chefs saluent et se retirent.

Fille de Raymond Bérenger, l'un des héros les plus fameux du douzième siècle, Zénaire, appelée aux grandes destinées de la terre, joignait à la plus haute naissance la beauté la plus accomplie. Sensible et tendre par nature, elle était altière et vaine par principes. Son père, héritier de plusieurs couronnes, prince superbe et fils de rois, l'avait entourée

d'adulateurs dès l'enfance, et l'avait élevée à se faire de l'orgueil un devoir, et du despotisme une vertu.

Elle était généreuse et bienfaisante ; elle aimait peu la représentation et le faste ; mais, d'après les ordres de son père et le système de son éducation, elle se croyait obligée à tenir une cour splendide avec la pompe asiatique. Habitée à sacrifier ses inclinations particulières et son goût pour une vie paisible à la dignité de son rang, et au cérémonial des grandeurs, elle errait souvent, l'âme triste, au milieu des adorations de la foule ; et parfois, dans ses brillans cercles, regardant, cherchant autour d'elle, l'auguste fille de Raymond se trouvait seule... et soupirait.

Des chefs, des héros et des princes avaient ambitionné sa main, nul n'avait pu toucher son cœur. Leurs hommages et leur encens n'étaient reçus qu'avec dédain. Elle ne voyait dans leurs transports qu'un enthousiasme joué, dans leurs désirs qu'ambition, et dans leurs soumissions que bassesse. Plus ses amans s'humiliaient, moins ils lui paraissaient

dignes d'elle. Son orgueil était satisfait, jamais son cœur n'avait pu l'être.

Son pouvoir ne lui semblait plus qu'une éternelle servitude, et ses plaisirs que des fatigues. Ennuyée de sa magnificence, elle se sentait accablée du lourd fardeau de sa fortune.

Rompant par des folies imprévues l'uniformité monotone des fêtes sans joies de sa cour, Alamède l'avait étonnée. Au milieu d'esclaves soumis, d'êtres factices, trompeurs et maniérés, un homme fier, naturel et libre, se montrant soudain à ses yeux, était une nouveauté piquante. L'exaltation d'un cœur vrai l'avait flattée, l'avait émue; et les traits charmans d'Alamède s'étaient gravés dans sa mémoire.

Elle n'avait pas douté que le jeune enthousiaste ne saisît avec transport l'occasion de venir tomber de nouveau à ses pieds: oh! que son refus l'a surprise! qu'il a dû surtout la blesser! Un écuyer l'ose braver! Elle appelle et l'on ne vient point!... Il était donc possible qu'un mortel présomptueux pût à la fois vouloir résister à

ses charmes et désobéir à ses ordres. Jamais une pareille pensée n'était venue à son esprit. Le voir et le charmer est son vœu; rabattre sa fierté est son but; le subjuguement est son désir. Plus elle s'occupe de lui, et plus ses offenses l'irritent. Qu'eût répondu l'altière reine si quelqu'un eût osé lui dire que ce courroux toujours croissant était un prélude d'amour!

Le grand maréchal du palais s'est rendu, à l'heure convenue, chez le sire de Montterolles. Bientôt après la porte s'ouvre, et l'élève d'Éral a paru.

Il salue le prince d'un air étonné, mais avec sa grâce ordinaire; et le dignitaire, surpris de ses riches vêtemens, l'est plus encore de sa charmante figure.

Hugues s'avance vers son écuyer, et, d'un geste majestueux lui montrant un siège, l'invite solennellement à s'asseoir. Le maréchal en costume de cour a pris place dans un large fauteuil doré; il est couvert de décorations, et tient sabaguette blanche à la main. Hugues est armé de pied en cap. Les chefs, par ce

grand appareil, croient imposer à l'orphelin.

« — Jeune homme ! » dit le prince d'Orange du ton sévère et réfléchi des diplomates d'une diète, « Vous vous êtes rendu coupable..

» — Pardon, s'écrie le jouvencel, si je me  
 » permets de vous interrompre ; mais je prie  
 » d'abord Votre Altesse de vouloir m'expli-  
 » quer le but de cette illustre conférence, et  
 » quel devoir elle m'impose. Je varie si sou-  
 » vent mes rôles, et j'ai si peu le temps de les  
 » étudier, que je crains bien de les confon-  
 » dre. Suis-je devant un tribunal ? M'a-t-on  
 » mis en accusation ? En ce cas vous êtes mes  
 » juges ; mais où donc est mon avocat ?

» — Orphelin d'Aiguemar ! » répond le  
 sire de Monterolles, « le grand maréchal du  
 » palais, le prince d'Orange, est devant vous.  
 » Écoutez respectueusement un ambassadeur  
 » de la reine.

» — Ah ! combien je m'étais trompé !  
 » Quel changement de position ! Quelle sou-  
 » daine péripétie ! Au lieu d'être devant un  
 » juge, je reçois un ambassadeur. L'honneur  
 » est aussi grand qu'imprévu... J'écoute le  
 » royal messenger. »

Il dit, et se renfonce sur son siège avec une dignité si plaisante et une gravité si maligne, que le grand maréchal lui-même a gardé difficilement son sérieux habituel.

« — Page d'Éral ! a-t-il repris, la reine,  
 » courroucée de votre conduite insensée,  
 » vous avait condamné à une réparation pu-  
 » blique. Vous deviez, devant sa cour assem-  
 » blée, avouer humblement vos fautes, et  
 » solliciter votre grâce : un tel châtement  
 » était juste. Mais, à la prière de vos amis,  
 » Sa Majesté, ayant égard à votre extrême  
 » jeunesse, a daigné commuer la peine.  
 » Seule, en ses appartemens, elle recevra vos  
 » excuses sans apparat, sans pompe : et vous  
 » épargnera ainsi la honte d'une expiation  
 » solennelle.

» — Les prières de mes amis, répond l'or-  
 » phelin, me pénètrent de reconnaissance.  
 » Elles sont d'autant plus flatteuses pour moi,  
 » que je n'ai réclamé nul appui, et que leur  
 » source m'est cachée. Elles m'étonneraient,  
 » seigneur, si je n'étais blasé sur les surprises.  
 » Veuillez témoigner en mon nom, à mes

» affectionnés défenseurs combien je suis tou-  
» ché de leur zèle.

» — Alamède ! poursuit le prince , l'au-  
» guste reine de Provence vous attend ce  
» matin même. J'ai ordre de vous conduire  
» auprès d'elle. S'il est des vertus en votre  
» âme, vous devez, de ce jour et à jamais,  
» plein de gratitude pour ses bontés, vous  
» dévouer à son service.

» — Je dois, en premier lieu, remercier  
» votre altesse de ses bons et loyaux conseils.  
» Dans le calme de la réflexion, j'en pèserai  
» toute la force.

» — Et vous allez me suivre au palais?....

» — Prince ! j'en serais charmé sans doute ;  
» mais il me faut au moins plusieurs jours,  
» peut-être même plusieurs mois, pour me  
» disposer dignement à cette royale entre-  
» vue. Mon ignorance des usages de la cour  
» a failli me perdre ; et je ne dois plus m'ex-  
» poser légèrement aux mêmes périls. J'é-  
» tudierai vos rites augustes. J'ai besoin d'ap-  
» prendre par cœur le formulaire des palais,  
» catéchisme des chambellans ; je suivrai un  
» cours... d'étiquette. Puis, solennellement

» préparé, pénétré d'un profond respect,  
» j'essaierai de porter mes pas jusqu'aux mar-  
» ches saintes du trône. »

L'envoyé de Zénaïre, peu accoutumé à voir  
ses messages reçus avec cette humilité déri-  
soire, est près de laisser éclater son indigna-  
tion ; mais contenu par la prudence, il ré-  
pond ces mots avec calme :

« — Votre imagination vous égare. Je ne  
» vois nullement la nécessité de tant d'ap-  
» prêts pour une simple et courte entrevue  
» avec la reine, auprès de laquelle vous ne  
» serez admis peut-être que cette seule et  
» unique fois. Qu'aurez-vous donc tant à faire  
» et à dire ? Vous traverserez rapidement le  
» palais ; vous fléchirez le genou devant Sa  
» Majesté ; vous attendrez qu'elle vous parle ;  
» puis vous lui demanderez pardon d'une of-  
» fense involontaire ; votre faute vous sera re-  
» mise ; et vous vous retirerez en silence.

» — Votre Altesse voit les tableaux en masse,  
» elle néglige les accessoires. Qu'y avait-il  
» aussi de plus simple que de passer à cheval  
» sous un balcon ? Qu'y avait-il de moins dif-  
» ficile que de faire haie dans une galerie ?

» Je n'ai pu cependant remplir ces légers de-  
 » voirs d'une manière convenable. Une au-  
 » dience de pardon a des antécédens et des sui-  
 » tes, une entrée et une sortie, des demandes et  
 » des répliques.... je puis, j'aime à le croire  
 » du moins, garantir l'ensemble de l'acte ;  
 » mais je ne réponds point des détails. »

L'impatience du prince est inexprimable.  
 « — Je n'ai plus qu'un mot à vous dire. La  
 » reine ordonne, *obéissez*.

» — Ce mot tranche la discussion ; voilà  
 » le raisonnement du pouvoir, les conclusions  
 » de l'arbitraire, la diplomatie de l'absolu.

» Mais, seigneur, accordez-moi, sinon  
 » quelques semaines, du moins quelques  
 » heures de délai, pour que je puisse médi-  
 » ter avec fruit sur la circonstance présente.  
 » Je me dois sans doute à la reine, mais je  
 » me dois d'abord à moi-même. »

Puis regardant d'un œil malin son costume  
 élégant : « — Je ne puis d'ailleurs, poursuit-  
 » il, me présenter devant Sa Majesté dans ce  
 » négligé du matin ; et de plus riches vête-  
 » mens.... »

» — Vassal hardi ! plus d'objections..... »

interrompt le prince irrité ; « demain à midi,  
 » au palais.

» — Mille remerciemens d'un délai si obli-  
 » geamment accordé ! »

L'orphelin se lève à ces mots : « — Je pré-  
 » sume, continue-t-il d'un ton à demi-ironique,  
 » que la grande question qui nous a réunis,  
 » ayant été aussi noblement présentée, aussisa-  
 » gement discutée, et aussi mûrement appro-  
 » fondie que le sont celles d'un congrès, vient  
 » enfin d'être résolue à la satisfaction générale.  
 » Il ne me reste plus, seigneurs, qu'à vous pein-  
 » dre magratitude pour l'intérêt vif et sincère  
 » dont vous m'avez donné tant de preuves. Vous  
 » me verrez, en tout état de choses, répondre  
 » avec le même empressement à vos généreuses  
 » avances, et confirmer ainsi l'opinion flat-  
 » teuse que vous avez conçue de moi. »

Il dit ; et, saluant ses juges, il sort, les  
 laissant courroucés de son aisance audacieuse,  
 de sa gracieuse hardiesse, et de sa politesse  
 impertinente.

Vers le milieu du jour suivant, le page  
 d'Aiguemar est prêt à se rendre au palais.

« — Quel discours tiendrai-je à la reine ? se demandait-il à lui-même. Quel genre d'excuses ai-je à faire ? Un oubli, des légèretés, un contre-sens, des maladresses, dans le monde ce sont des torts, mais à la cour ce sont des crimes. »

Il demeure un instant pensif. « — Non, reprend-il, point de plan fixe !... Abandonnons-nous tout entier aux chanceuses lois du destin, à l'inspiration du moment. Une âme indépendante et fière se monte-t-elle à l'avance comme une mécanique à tisser ! je puis arranger un discours, accoler de sages paroles ; mais devant une belle reine, si, quand il me faudra des phrases, il m'arrive des sentimens, débrouillerai-je ce chaos ?... Mon parti est pris, point de plan. »

En prononçant ces mots, il jetait un coup d'œil satisfait sur sa magnifique parure. Des plumes écarlates, attachées à une toque du plus riche velours et s'élevant d'une gerbe de pierreries, retombent de côté sur son cou plus blanc que le cygne. Sa taille svelte, serrée par un pourpoint de brocart, se déploie avec liberté. Une écharpe de satin blanc

semé d'étoiles en rubis, rejoint le nœud de son épée. Sa chemise est en gaze d'or (1), ses *houzettes* (2) en maroquin pourpre. Moins beau, moins vif, moins radieux, s'offrit aux déités immortelles le jeune héritier d'Apollon, montant au palais du soleil..., dont il allait verser le char.

L'orphelin a recouvert d'un manteau brun ses vêtemens somptueux. Il sort par la porte dérobée du jardin ; et bientôt le grand-maréchal va le conduire chez la reine.

Le sénéchal, les chambellans, le connétable, l'échanson, le pannetier, les officiers de la vénerie, plusieurs dames de la cour, et presque tous les gardes d'honneur, curieux de voir l'écuyer qu'avaient rendu fameux ses extravagances, étaient accourus au palais. Les chevaliers de Zénaire, pour le déconcerter, le confondre, et se rire de son embarras, s'étaient mis en ligne sur son passage, et, par des honneurs ironiques, se préparaient à l'accueillir.

(1) Favyn, *Théâtre d'honneur*, l. I, p. 94.

(2) Chaussure du temps. Voyez les auteurs déjà cités.